



LES HISTOIRES DU PÈRE SIGMUND

YANN DIENER

LA MÉCANIQUE DU DÉNI

Comment faisons-nous, avec toutes ces images, toutes ces informations, tout ce savoir qui circulent, pour encore arriver à fermer les yeux sur ce qui nous dérange ? C'est Freud qui a montré que, au cœur du savoir, il y a un désir de ne pas savoir. Il y a même une science de l'ignorance.

Il y aura toujours beaucoup de monde pour banaliser, minimiser, rationaliser, oublier ou nier le fait que des journalistes et des dessinateurs ont été tués parce qu'ils se moquaient des religions, et il y aura toujours beaucoup de monde pour banaliser et nier le fait que des journalistes et des dessinateurs sont encore menacés de mort parce qu'ils continuent à se moquer des religions. Mais d'où leur vient ce génie pour le déni ?

C'est que l'être humain est un être parlant, donc potentiellement un être déconnant, voire très déconnant. S'il est animé par un puissant désir de savoir, il l'est tout autant par une envie de rien comprendre : l'être humain peut facilement jouer au débile, jusqu'à devenir vraiment débile. Il y a des enfants qui préfèrent ne pas apprendre à lire : ils ne tiennent pas à avoir une lecture du réel. Et puis il y a les adultes qui choisissent de ne plus lire de livres, pour ne plus lire qu'un seul livre, le sacro-saint bouquin de leur choix.

Au Moyen Âge, le terme « ignorant » qualifiait quelqu'un qui n'était pas averti de la vie sexuelle. Et puis Freud a montré non seulement que les enfants ont une grande curiosité pour la sexualité, mais que cette curiosité va de pair avec un *ne rien vouloir savoir*. L'enfant va mettre son nez partout, il a une curiosité et une sexualité polymorphes, mais il est aussi bien preneur de toutes les balivernes que lui servent ses copains et « ses » adultes. Avec tout ça, il se fabrique des théories sexuelles infantiles, du genre « les bébés sont conçus par la bouche et naissent par le derrière », ou « les filles sont dans les choux ou l'inverse », ou encore « il y a un trou de la sécu ».

Il y a donc une ignorance structurale, fondamentale, au cœur du savoir. Plus la science nous promet de dévoiler le réel, plus elle démultiplie les questions vertigineuses : OK, il y a un big bang, un grand début, mais il y avait quoi, avant ce début-là ? On pensait que la science allait éteindre les religions, au contraire, les religions se repaissent du hors sens que dévoile la science.

Et puis nous avons tous nos petites croyances bien ancrées, nos mythes individuels, ces pensées irrationnelles qui nous arrangent bien dans notre quotidien. Les théories sexuelles infantiles persistent chez les adultes à leur insu, qui se moquent des croyances des enfants, mais les conservent au cœur de leurs rêves et de leurs symptômes. On peut être évolutionniste le jour et créationniste la nuit, dans ses rêves les plus

intimes. Dans *L'Amérique entre la Bible et Darwin*, le philosophe Dominique Lecourt montre que le système politique américain a autant besoin de la science que du bon Dieu : évolutionnisme et créationnisme vont main dans la main¹.

Là où ça devient embêtant, c'est quand la religion organise une soumission à ces croyances, une acceptation douce, qui ne peut même plus être questionnée. *Soumission*, le livre de Michel Houellebecq, parle de ça : le totalitarisme ne s'institue pas forcément par un coup de force, mais aussi par une convergence d'intérêts – lorsque se trouve atteinte la masse critique des petites peurs et des petits arrangements individuels.

Dans son livre intitulé *Je sais bien mais quand même*, le bouillonnant sémiologue Frédéric Lambert utilise des images très parlantes pour distinguer croyance et religion : « La croyance, c'est le mouvement qui me fait adhérer à l'histoire qu'on me raconte. La croyance n'est pas le contenu du mythe, mais la manière de l'accepter. Il y a une fabrique artisanale de la croyance, une petite négociation au jour le jour avec les propositions que la culture et l'information me font. Et puis il y a les industries du faire croire, les industries lourdes qui réclament une adhésion sans restriction. Et parmi ces industries lourdes, l'usage que certains font des religions². »

Mais il n'y a pas que les religions qui produisent de l'ignorance. C'est l'Américain Robert Proctor, professeur d'histoire des sciences à l'université Stanford,

qui a proposé de parler de production de l'ignorance, au départ en s'intéressant aux moyens développés par l'industrie du tabac pour minimiser les risques liés à la cigarette. Robert Proctor a créé le terme « agnotologie » pour décrire les mécanismes de production du doute sur les données scientifiques. Ça concerne aussi le doute savamment entretenu sur les données climatologiques. Cette question du climat est d'ailleurs paradigmatique de notre rapport naturel au déni : nous n'avons pas très envie de savoir que nous avons bousillé la planète. À ce propos, dans *Où atterrir ?* Bruno Latour s'intéresse à notre intelligence du déni, et même à notre science du déni³.

La haine et l'amour sont les deux grandes passions humaines. Lacan a proposé d'y ajouter l'ignorance. Cette passion de l'ignorance est peut-être la mieux partagée de toutes. Et comme disait le même Lacan, la psychanalyse est un remède contre l'ignorance, mais elle est sans effet sur la connerie. ■

1. *L'Amérique entre la Bible et Darwin*, de Dominique Lecourt (PUF).

2. *Je sais bien mais quand même*, de Frédéric Lambert (éditions Non Standard).

3. *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, de Bruno Latour (La Découverte).

Passion de l'ignorance et amour de la connerie